

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
» » 14 » six mois.  
» » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,  
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez  
MM. LAFFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la  
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

### ROUBAIX

24 février 1863

Le *Moniteur* résume en ces termes les dernières nouvelles de Pologne :

« La situation n'a pas changé. Une dépêche de Varsovie porte que le corps principal des insurgés, sous le commandement de Langiewicz, a livré un nouveau combat le 17 devant Stakow à un détachement russe composé de deux escadrons de dragons, de deux compagnies de chasseurs, et d'un peloton de cosaques. Après un assez long engagement, les Russes se retirèrent emportant leurs blessés. Langiewicz ne parait pas avoir été attaqué depuis cette rencontre, car une autre dépêche datée de Cracovie, le 22 février, le représente comme se dirigeant vers Rakow, après s'être ravitaillé. Toutes les localités précédentes sont situées dans un rayon plus ou moins rapproché de la frontière autrichienne.

« Divers journaux de Berlin annoncent que la ville de Dobryzn, située sur le territoire polonais, vis-à-vis la ville frontière prussienne de Gollub, a été occupée pendant huit heures par les troupes prussiennes, sur le bruit de l'arrivée prochaine des insurgés.

« La France annonce qu'une pétition en faveur de la Pologne va être adressée au Sénat.

« Cette pétition, dit le journal de M. de La Guéronnière, rédigée par des hommes considérables, donnera lieu à une discussion approfondie dans laquelle le Gouvernement français fera, dit-on, connaître son opinion sur cette grave et importante question.

« Le troisième bulletin du comité révolutionnaire de Pologne contient une allégation qui, si elle est exacte, mérite d'appeler notre plus sérieuse attention. Suivant ce document, toute la Lithuanie serait prête à tenter un grand effort et agirait dès que les insurgés y entreraient. Comme nous l'avons déjà fait observer, le soulèvement de la Lithuanie changerait de tout en tout la face des choses. L'insurrection

qui n'a aujourd'hui que de faibles chances de succès, prendrait alors un développement si considérable que son triomphe deviendrait probable, car, par la Lithuanie, elle donnerait la main à tous les paysans russes.

« La conclusion d'une convention entre la Prusse et la Russie procure à juste titre l'opinion publique. L'intervention prussienne sur la frontière de Posen, le passage des troupes russes dans le but d'écraser l'insurrection polonaise soulèvent la réprobation générale.

« Le *Constitutionnel* annonce que le gouvernement français n'a fait, jusqu'ici, que s'entendre avec le cabinet de Londres pour savoir ce qu'il y aurait à faire.

« L'Angleterre, qui a pour principe de ne protéger les opprimés que lorsqu'ils peuvent augmenter la puissance britannique, sait fort bien ce qu'il y aurait à faire, mais comme elle n'a aucun intérêt sérieux à la reconstitution de la nationalité polonaise, elle se prononcera le plus tard possible.

« L'avenir nous dira si l'Europe, en laissant passer la justice des bourreaux russes, a su empêcher les représailles que l'exaspération et le désespoir ne peuvent manquer de faire naître.

J. REBOUX.

On écrit de Paris à l'*Indépendance belge* :

« Il paraît certain que le Gouvernement français a reçu des dépêches de M. Mercier, notre représentant à Washington. M. Dayton, ministre des Etats-Unis à Paris, en aurait également reçu de M. Seward.

« Mais, si l'on ne peut douter que ces dépêches ne se rattachent à la dernière note émanée de notre ministère des affaires étrangères, on ne saurait encore affirmer la nature de la réponse qui a dû être faite à la proposition française, car ce serait dans la matinée seulement que le courrier serait parvenu à destination. Ce n'est que cette après-midi que M. N. Dayton a eu une entrevue avec M. Drouyn de Lhuys ; mais rien n'a transpiré qui ait quelque fondement certain.

« Toutefois, la croyance la plus générale veut que le Cabinet Lincoln, tout en reconnaissant la loyauté et le désintéressement des conseils de la France, et sans

les repousser en principe, oppose de nombreuses objections qui devraient être levées, avant que les bases d'une négociation pussent être acceptables, et qu'en définitive à Washington on ne se montre pas très convaincu que l'heure de l'opportunité ait sonné.

Nous lisons dans la France :

« Il vient de se produire un fait très intéressant et qui prouve l'influence que le nom de la France exerce dans le monde entier et l'esprit de modération qui dirige notre politique.

« Au mois de décembre dernier, les habitants les plus notables de la république de l'Equateur, appuyés par le président et par la majorité des membres du congrès de cet Etat, ont eu l'idée de proposer à notre ministre à Quito de placer cette république sous le protectorat de la France.

« Selon les auteurs de cette proposition ce serait un bonheur pour la République de pouvoir se réunir à l'Empire français dans des conditions analogues à celles qui existent entre le Canada et la Grande-Bretagne, sauf des modifications de détail nécessitées par la différence du climat.

« Le pays est fatigué des luttes continuelles contre une soldatesque effrénée et contre la turbulence de la démagogie ; les hommes d'ordre s'efforcent en vain de lutter pour contenir l'anarchie qui deshonorait et appauvrit la nation, et ils trouveraient selon eux, sous les auspices de la France, la civilisation dans la paix et la liberté dans l'ordre.

« Notre représentant à Quito a transmis à Paris cette proposition qui, comme on le pense, n'a pas pu être acceptée, mais qui prouve la profonde estime dont jouissent la France et son Gouvernement.

« Le République de l'Equateur, située entre la Nouvelle-Grenade, le Brésil, le Pérou et la Grand Océan, a été autrefois une des contrées les plus riches de l'Amérique méridionale, et elle pourrait retrouver, sous un Gouvernement ferme et stable, les éléments de son ancienne splendeur. — A Renaud.

On écrit de Paris à la *Guianne* :

« On parle de l'arrivée d'une dépêche du prince de Latour d'Auvergne, qui répond irès-vivement aux démentis de lord Palmerston et de lord John Russell, au sujet des assertions de M. Odo Russell, en ce qui concerne l'éventualité d'un refuge du Pape à Malte. Le cardinal Antonelli

a fait venir M. Odo Russell, et l'a sommé, en présence de l'ambassadeur de France, d'avouer l'inexactitude du récit envoyé au Foreign-Office. La nouvelle dépêche du prince de Latour d'Auvergne ne tardera pas à être publiée, et sera une arme dangereuse entre les mains de l'opposition contre le ministère Palmerston et Russell. — Ribaudou.

Le *Courrier de l'Algérie* a reçu le *Communiqué* suivant :

« Le *Courrier de l'Algérie*, dans son numéro du 13 février, contient, au sujet de la lettre de l'empereur, une appréciation dont le fond et la forme manquent du respect et de la réserve que tout écrivain doit s'imposer à l'égard d'un acte émané du souverain. Pretendre que, d'après cette lettre, ce ne serait plus aux Arabes de devenir Français, mais aux Français de devenir Arabes, c'est évidemment travestir la pensée de l'empereur et s'exposer à égarer l'opinion sur les intentions de Sa Majesté.

« Il est à regretter qu'une feuille dévouée aux intérêts algériens se soit laissée entraîner à des exagérations qui ne peuvent que nuire à la cause qu'elle a servie avec talent.

### Pologne.

On annonce de Saint-Petersbourg que la 2<sup>e</sup> division de la garde, composée de 4 régiments d'infanterie, et ex-édice de la capitale par la grande vitesse, doit arriver prochainement à Wilna. Il ne restera donc à Saint-Petersbourg qu'une division de la garde, que l'on se propose de renforcer par les régiments de ligne appelés des environs de Nowgorod.

D'un autre côté, on lit dans la *Gazette de Breslau*, du 19 :

« La Prusse vient de violer la neutralité ; les garnisons russes qui se sont retirées sur le territoire prussien ont été réorganisées et reconduites à la frontière avec les honneurs militaires. Les différentes garnisons prussiennes de Breslau, Schweidwitz, Reichenbach, etc., etc., ont déjà reçu leurs feuilles de route pour le 18 courant. Enfin, les quatre corps d'armée qui sont d'jà sur le pied de guerre, viennent de recevoir l'ordre de se tenir prêts pour entrer en campagne.

« Cette dernière nouvelle, qui n'était jusqu'à présent qu'une hypothèse, devient un fait acquis, fait dont l'importance est des plus graves. La 1<sup>re</sup> division, sous le commandement du général Zastrow, doit se concentrer à Gienwitz ; une partie de la 12<sup>e</sup> division, qui est également sur le pied de guerre, a déjà pris son quartier-général à Benthien et à Mysladitz, elle forme ainsi l'avant-garde ; tandis que le restant, oc-

cupant le chemin de fer de Silésie et les places fortes qui s'y trouvent, forme la réserve avec le gros de la 11<sup>e</sup> division. La force de ce corps est de 30,000 hommes.

« Il est difficile de supposer qu'on déploie une pareille force uniquement pour surveiller cette partie de la frontière.

« Un corps semblable de 30,000 hommes doit également être concentré sur les frontières polonaises de la Prusse occidentale. On doit placer 15,000 hommes dans les environs de Stramburg, sur la frontière même ; ce dernier formera l'aile gauche du corps principal qui, placé à Thorn et à Bromberg, sera le centre de cette armée d'invasion.

« Les mouvements de l'armée prussienne seront combinés avec ceux de l'armée russe, dans le but d'étouffer immédiatement l'insurrection polonaise.

« La *Patrie* a reçu des frontières de Pologne des renseignements d'après lesquels, à la suite des derniers engagements, un assez grand nombre d'insurgés s'étaient réfugiés sur le territoire prussien. Ils ont été désarmés et internés à une certaine distance de la ligne de séparation des deux Etats. On procédait de même sur le territoire autrichien.

On lit dans la *Nation* :

« On assure que les forces russes en Pologne vont être portées de 70,000 hommes à 100,000. L'abandon de Varsovie aurait été un moment agité par le conseil de guerre, présidé par le grand-duc Constantin. Aucune décision n'a été prise à cet égard.

« Le *Czas*, du 19, nous fournit ces détails sur les derniers engagements mentionnés par le télégraphe :

« Nous avons annoncé hier que tandis que les Russes marchaient sur Oytzow, les Polonais, débrouillant leur marche, étaient venus attaquer Michow, où il n'était resté qu'une garnison de 800 hommes. Le corps assaillant se composait de 1,500 tirailleurs, cavaliers ou faucheurs, sous les ordres de Kurowski. Ce chef avait résolu l'attaque de Michow sans en avoir reçu l'ordre de l'autorité supérieure révolutionnaire. Il est donc seul responsable d'une entreprise qui a eu pour résultat la mort de tant de braves. Les troupes russes, embusquées derrière les murs, dans les églises et les maisons particulières, mitraillaient les insurgés armés de faux et de sabres. Kurowski avait préparé l'attaque de la ville sur trois points différents. La première colonne, composée d'un peloton de cavalerie, précédé par des tirailleurs, s'avancera et entra en ville, malgré un feu roulant que les Russes faisaient des fenêtres de presque toutes les maisons, et arriva sur la place, sans pouvoir répondre à l'ennemi autrement qu'à coups de pistolet.

« Pendant ce temps une autre colonne de tirailleurs et de faucheurs se précipitait à l'attaque d'une église occupée par les Russes. L'église et le cimetière furent pris d'assaut ;

### FUUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 25 FÉVRIER 1863.

— N° 42. —

### LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXXIV. (Suite).

« N'en parlons plus, dit-il en se levant, et tâchons d'oublier cette affaire-là ; car je vois, Hortense, que tu n'es pas inexorable, et je le serai moins encore. Va l'assurer, ma fille, si Svenson a déballe nos provisions ; j'ai vraiment une faim de loup, et un morceau de volaille froide avec un verre de Madère me fera le plus grand plaisir.

Après avoir diné à la hâte, nos voyageurs revinrent en voiture. Mais les riens genies de la paix et du bonheur les y accompagnèrent-ils comme à leur départ de Forshalla ? Hélas ! non ; ils étaient restés à Skogeborg, et l'on s'efforçait en vain de suppléer à leur absence en affectant la satisfaction et la cordialité. Nul ne voulait avouer ce que chacun sentait, c'est-à-dire que le voyage entrepris si

galement était devenu un véritable supplice.

« Dieu soit loué ! dit le bailli avec un soupir, lorsque, le lendemain matin, la forteresse de Frederikshall leur apparut dorée par le soleil, et les amena tout naturellement à parler de la mort de l'héroïque Charles XII.

« L'emploi qu'ils firent de cette journée-là est connu d'avance de ceux qui ont profité d'un séjour à Stromstad pour faire connaissance avec la ville norvégienne la plus voisine. Quant à ceux qui n'ont jamais vu Frederikshall, ils n'apprendraient qu'avec un intérêt médiocre que nos trois amis visitèrent la forteresse et l'endroit où Charles XII fut tué, admirèrent l'adresse des prisonniers, fremirent d'épouvante au bruit de leurs chaînes, contemplèrent avec ravissement une magnifique perspective, firent une promenade autour de la ville, et achetèrent chez Pahlson une foule de bagatelles à l'usage des femmes.

« Pour abrégé notre récit, nous passons donc sous silence les détails de cette excursion ; et nous ne nous étendons pas sur le séjour de nos amis à Stromstad, où d'ailleurs il ne leur arriva rien de remarquable. Le bailli prenait des bains, pestait contre l'inférieure odeur de vase, consommait des huitres et des homards comme un véritable requin, faisait d'excellentes pêches et se désolait tous les jours de n'avoir pas emmené Lidner.

« Hortense était triste et pleurait souvent, car Gothard devenait de plus en plus sombre. Il allait tous les matins s'asseoir sur le rivage pour contempler la mer. Il suivait machinalement d'un œil d'envie chaque embarcation qui s'éloignait du port ; que ne l'emmenait-elle, mais loin, bien

loin ; car, lui semblait-il, l'orage qui grondait dans son sein ne s'apaisait qu'à une grande distance de son pays. Parfois il ne rentrait que tard dans la matinée, après avoir erré sur les hauteurs environnantes, au milieu des rochers arides, jusqu'à ce que son cœur ressentit des impressions en quelque sorte sauvages et en harmonie avec la nudité de ces sites, qui n'offraient pour tout végétation que de rares buissons d'épine.

« Hortense l'attendait à la fenêtre, plongeant dans la rue des regards impatients, et, du plus loin qu'elle l'apercevait, elle le saluait de son mouchoir en souriant à travers ses larmes.

« Toujours pleine de douceur, d'amabilité, de gaîté même, elle épargnait à Gothard bien des heures de mélancolie et dissipait bien des nuages de son front ; mais, hélas ! souvent aussi elle échouait. Le bailli lui-même semblait de mauvaise humeur, et des réflexions chagrines sur ce qu'il appelait de maudites et sottes rêveries, bien propre à laisser à la fin une fiancée, fit-elle d'une patience d'ange, remplaçant fréquemment sa cordiale familiarité envers Gothard.

« Mais Hortense ne se rebutait point. Inépuisable dans ses efforts pour distraire notre malheureux héros, elle s'occupait sans cesse de lui ; mauvais moyen, du reste, avec un pareil caractère ; car plus on le dorlotait, plus son mal s'aggravait. Il poussait quelquefois l'indifférence si loin qu'il ne remerciait pas même Hortense de ses soins dévoués.

« Telle était la situation lorsqu'ils rentrèrent à Forshalla. Quel ne fut pas l'étonnement de la baillive à l'aspect de sa fille, qu'elle s'était attendue à revoir rayonnante de bonheur et de santé ! Hor-

tense, qui d'ordinaire ne faisait que rire et plaisanter, revenait sérieuse, triste et taciturne. Quant au bailli, bien qu'il ne souffrit plus de sa goutte, il avait l'air maussade et morose.

« Et Gothard, le vil et joyeux Gothard, toujours si empressé à prévenir les moindres desirs de sa future belle-mère, qu'avait-il fait de sa gaîté, de sa gaïterie, le feu de sa conversation ? Il était sombre et morose comme un vieillard caduc. La baillive ne savait que penser.

« Qu'avez-vous donc ? Ce malheureux séjour à Stromstad vous a-t-il ensorcelé tous les trois ? Je ren le grâce à Dieu d'avoir eu le bon esprit de ne pas vous accompagner. Mais parlez donc, au nom du ciel ! Pareille métamorphose dans votre mine et votre humeur n'est pourtant pas le fait de l'air de la mer !

« Mon lit est-il prêt ? Je suis fatigué, » répondit Thorsen.

« Il se leva, prit sa pipe et ses journaux, et monta pour aller enfin dormir à cœur joie dans son propre lit.

« Par ma foi ! voilà qui est curieux, reprit la baillive en regardant Hortense et Gothard. Que vous est-il donc arrivé à tous ? J'espère au moins que vous n'avez pas laissé votre langue là-bas !

« Bonne tante ! — chère petite mère ! ce n'est rien ; nous ne sommes que fatigués du voyage ! » s'empressèrent-ils de répondre.

« Madame Thorsen hochait la tête. On soupait plus tôt que de coutume, et quand Gothard se fut retiré, elle suivit Hortense dans sa chambre, et l'assiegea de tant de caresses, de prières et de larmes, que la dose de prudence de la pauvre enfant — déjà assez légère d'avance — finit par s'épuiser tout à fait. Succombant à sa

douleur, elle se jeta dans les bras de sa mère, et lui avoua tout.

« Si tu aimes, par hasard, les scènes effrayantes, que ne peux-tu, lecteur, plonger un regard dans cette petite chambre d'ordinaire si paisible !

« Les anges gracieux qui jusque là souriaient toujours à Hortense dans ses rêves innocents firent place tout à coup à une Nemesis furieuse, qui, sous les traits de sa mère, tortura sans pitié un pauvre cœur si profondément affligé.

« Le claquement des dents de la baillive et le tremblement de tous ses membres firent les avant-coureurs d'un orage dont l'explosion était d'autant plus à craindre qu'elle se préparait avec lenteur ; c'était le roulement sourd qui précède le choc tumultueux des éléments déchaînés.

« Assise sur le bord de son lit, muette, les mains jointes et à demi-morte de frayeur, Hortense n'osait lever les yeux.

« Et tu étais présente ! s'écria la baillive d'une voix tremblante de colère. Payez vite sotté ! tu assistais, toute rouge de honte, à cette rencontre de monsieur ton fiancé avec sa charmante maîtresse !

« Scène très-édifiante, en vérité, pour une demoiselle modeste ! Et ton père — il faut avouer qu'il est sourd et aveugle depuis que cet étourneau a mis le pied chez nous — ton père souffre qu'il continue de vous accompagner, lui pardonne et le ramène dans tes bras ! Et toi, oubliant toute fierté et toute pudeur, tu n'hésites pas un moment à te reconcilier avec ce vaïrien, qui, bien loin de s'en montrer reconnaissant, s'en autorise pour mépriser la femme sentimentale assez faible pour fouler aux pieds, par excès d'amour, la dignité de son sexe ! Mais tout cela va finir, c'est moi qui le dis. Quand Thorsen remue-